



CAMILLE JULLIAN

HCL DES. A2. JB. G46 1344
R8V6

ALBERT GRENIER

*de l'Institut
Professeur d'Antiquités Nationales
au Collège de France*

Camille Jullian

UN DEMI-SIÈCLE
DE SCIENCE HISTORIQUE
ET DE PROGRÈS FRANÇAIS
1880-1930

**DON
P. WUILLEUMIER**



ÉDITIONS ALBIN MICHEL
22, RUE HUYGHENS, 22
PARIS

Bibliothèque Maison de l'Orient



148723

CHAPITRE XI

LE MAÎTRE DE L'ARCHÉOLOGIE NATIONALE. GLOZEL. L'ANALYSE DES TERROIRS.

Au lendemain de la guerre, Camille Jullian a atteint la soixantaine. Ses forces demeurent intactes mais ses yeux, mauvais depuis toujours, lui causent des soucis accrus. Nous l'avons vu, néanmoins, achever avec la même régularité que précédemment, les tomes VII et VIII, de son *Histoire de la Gaule* qui paraîtront en 1926. Il reste l'historien, c'est-à-dire celui qui, à l'aide de toutes les sources de renseignements dont il peut disposer, cherche une intelligence aussi complète que possible des événements capitaux et de longues périodes du passé. Son *Histoire de la Gaule* a été heureusement conduite au terme qu'il s'était fixé. Mais en histoire est-il jamais une fin? La Gaule romaine ne survit-elle pas à Théodose et à la date de 395? N'est-ce pas elle qui, après un siècle d'épreuves, a engendré la France? Pourquoi, « si Dieu lui laisse vie, yeux et forces », ne pas décrire cette genèse? Après quelques hésitations, il s'était décidé à un nouveau volume : *Attila, Syagrius, Clovis*, qui devint bientôt simplement *Clovis*. C'est cette œuvre qu'il laissait inachevée en 1930.

Mais les sciences auxiliaires de l'histoire développent leur fécondité à mesure que progresse l'histoire elle-

même; elles la précèdent et elles la suivent; elles lui apportent des renseignements d'autant plus abondants et plus précis que le cours des faits apparaît plus nettement. L'Histoire de la Gaule a imprimé une impulsion vigoureuse, dans tout le pays, à la recherche archéologique. C. Jullian, par son enseignement, par ses articles, par les *Notes* et les *Chroniques gallo-romaines* dont il poursuit sans défaillance le cours périodique, en est l'animateur et le maître incontesté. Il ne peut se dispenser de dire son mot sur de menus problèmes que, parfois, le hasard fait surgir. Telle fut, de 1926 à 1929, la retentissante affaire de Glozel.

Glozel.

Glozel fit perdre à Jullian beaucoup de temps. Employé à son *Clovis*, ce temps lui aurait sans aucun doute permis de l'achever. Le débat lui fut pénible; il ne souffrit pas moins de l'indifférence de la plupart de ses confrères que de la passion de quelques autres. Il ne se consola pas, je le sais, d'y avoir perdu la vieille amitié qui le liait à Salomon Reinach. Il prit part à la bataille par devoir, parce qu'il ne pouvait garder sous le boisseau la lumière qu'il était certain de détenir et qu'il détenait en effet. Mais il y prit part en savant, étudiant les faits en eux-mêmes, sans se laisser jamais entraîner à la polémique, limitant ses interventions à l'Académie des Inscriptions et n'y exposant son opinion que parce que d'autres y avaient exposé la leur. De tant de discussions il reste, et je crois qu'il ne reste que cela, les articles que Jullian consacra, dans la *Revue des Études anciennes*, de 1926 à 1929, à la publication

critique et à l'interprétation des documents authentiques (1).

Dès le début de l'affaire, Camille Jullian m'avait fait l'honneur de m'associer, pour une part modeste, à ses inquiétudes et à sa documentation. Faisant appel à mes souvenirs, aux quelques notes que j'ai conservées et surtout aux lettres qu'il m'écrivit, j'apporterai ici un témoignage de première main sur la genèse et le développement de son opinion. A quinze ans de distance, ce témoignage aura toute l'objectivité et le calme que la discussion n'aurait jamais dû perdre.

J'avais reçu en novembre 1925 la première brochure du D^r Morlet : *Nouvelle station néolithique*. La qualification de « néolithique », précédant tout examen attentif des faits, me parut sans aucune importance; elle était visiblement inspirée par une lecture rapide du premier volume du *Manuel* de Déchelette. Seul, le four retint mon attention; il me rappelait des fours de verriers romains que G. Chenet avait récemment découverts en Argonne et, en accusant réception au D^r Morlet de sa brochure, je lui indiquai d'en envoyer un exemplaire à Chenet qui pourrait sans doute lui donner des renseignements utiles. Je fus assez étonné de recevoir, quelque temps après, une lettre indignée de Chenet. « Tout cela me semble extrêmement suspect », m'écrivait-il, « début probable d'une mystification peut-être destinée à ridiculiser archéologie et archéologues... Quelle salade! Ces néolithiques avec leurs inscriptions presque tracées à la règle et les galets gravés à scènes (le renne) et ces creusets

(1) 1926, p. 23, 257, 265, 361. — 1927, *Au champ magique de Glozel*, p. 157-186; 295-299; 377-389. — 1928, p. 63-67; 107-113; 205-210; 302-305. — 1929, p. 37-41; 151-160; 230-236; 327-333.

de verriers qui, d'après la photo, me semblent du XVII^e ou du XVIII^e siècle au moins, et le phallus... et les symboles culturels... et tout le reste ». Je trouvai Chenet bien soupçonneux de prêter d'aussi fâcheuses intentions à un néophyte coupable seulement de jugements inconsidérés.

Je dus mettre Jullian au courant de cet incident. Je trouve de lui un mot que je date de fin novembre ou début de décembre 1925 : « à mon sens », m'écrivait-il, « il s'agit d'un four de verrier avec objets vitrifiés — cela est hors de doute — et, en même temps de *favissae* où l'on aura déposé toute sorte d'amulettes, y compris les briques avec *litterae ephesiaca*... » Dès ce moment, il reconnaissait déjà le champ magique.

Au cours de l'été 1926 parut le second fascicule du D^r Morlet : *Nouvelle station néolithique; l'alphabet de Glozel*. Jetant les yeux sur l'alphabet dit « idéographique » de quatre-vingt-un signes établi par l'auteur et comparé par lui à « l'hieratique » et au « phénicien » — je venais justement de m'occuper des alphabets grecs et étrusques archaïques, — je voulus comparer ces signes avec ceux des tablettes elles-mêmes qui étaient reproduites en fac-similé dans la brochure. Sur les tablettes, il me sembla bien reconnaître de la cursive latine et même lire quelques mots latins plus ou moins déformés. De cela aussi je dus aviser Jullian qui, de Ciboure, me répondit, le 13 juillet 1926, que les briques, qu'il avait vues étaient bien, en effet, « d'assez amusantes recettes magiques en cursive latine d'époque impériale ». Mais, ajoutait-il, « l'affaire de Glozel se développe; le *Mercur* de France du 1^{er} juillet publie une nouvelle brique, celle-là l'œuvre d'un fraudeur ou fumiste en néolithique, trop convaincu,

ou copiant à la diable les soi-disant alphabets préhistoriques et, à la fin, CLOZEL = Glozel. Que le diable emporte ces animaux-là! Ils nous feront tourner en ridicule à l'étranger. Remarquez que dès août 1925 je leur ai dit : c'est magique et plus ou moins classique. Quand j'ai reconnu le type cursif, je les ai avertis aussitôt. Rien n'y a fait. Maintenant les textes faux se mêlent aux textes vrais. Heureusement que le faussaire, ne sachant pas ce qu'est le cursif latin a fait du lapidaire néolithique... »

L'affaire, en effet, se développa au cours du mois d'août 1926. Jullian était à Ciboure, loin des agitations parisiennes, tout à la préparation de son *Clovis* et à la lecture de *Sidoine Apollinaire*, « cet aimable évêque... point commode à traduire, chez qui il y a d'ailleurs des vers excellents et une sensibilité exquise. Mais qui se douterait, à le lire, qu'il y avait en Gaule des Francs Salyens et que l'année de sa mort coïncide avec l'avènement de Clovis? »

Elle se développa, surtout par l'intervention de Salomon Reinach. Reinach avait longtemps hésité, comme en font foi ses lettres à Camille Jullian qui ont été déposées à la Bibliothèque de l'Institut. Il avait cru tout d'abord à des faux. Il raconte comment il a fait constater au Dr Morlet que le renne gravé sur un galet que publiait son premier fascicule ressemblait singulièrement à celui du Dictionnaire de Gazier. En juillet 1926, à la vue du mot de GLOZEL sur la nouvelle brique publiée par M. van Gennep, il s'était indigné. « L'un des fournisseurs de ces objets abracadabrants », écrivait-il, « devrait être mis sous les verrous ». Quelques jours plus tard, le 22 juillet, il approuvait les premières lectures de Jullian :

« Vous avez fait la preuve que ce ne sont pas des faux... Comment concilier le fait avec le caractère plus que suspects des harpons magdaléniens, des gravures magdaléniennes sur cailloux? Je ne sais vraiment qu'en penser. Mais vous avez obtenu un résultat certain : *felix, vocs* et *atax* deux fois (c'étaient des mots déchiffrés par Jullian sur les briques) sont incontestables. »

Au début d'août, il faisait cet aveu :

« Espérandieu, vous le savez sans doute par ses lettres, penche fortement du côté de Morlet. Moi, je ne penche pas, j'oscille, ce qui est fâcheux. Mais quand je vois que tant d'idées nouvelles et, en apparence, paradoxales, comme celle de l'origine caucasienne de la civilisation égyptienne (Flinders-Petrie, à l'Association britannique d'Oxford), semblent prendre corps, quand je vois ce qu'un savant de la valeur d'Eisler nous enseigne ou croit nous enseigner, je me dis que mille choses dont nous ne nous doutons pas encore sont possibles et que les celtomanes les plus fous n'ont peut-être pas encore été assez fous. Pardonnez à cet état d'esprit trop réceptif mais *so stehe ich und kann nicht andern*, comme disait Luther à Worms » (telle est ma position et ne puis me changer).

Je trouve, daté du 19 août, midi, le brouillon de la réponse de Jullian :

« Mon cher ami,

« A la grâce de Dieu. J'ai fait mon devoir envers vous en vous écrivant tout ce que je pense. J'aurai fait mon devoir envers la science française en l'avertissant dans ma Revue. Nous n'avons plus qu'à attendre les événements. Bien affectueusement.

C. J. »

Un voyage à Glozel du 23 au 25 août et deux matinées de fouilles allaient mettre fin à ces « oscillations » de

Salomon Reinach. Dès le 26, il écrit à Jullian sa foi nouvelle. La lettre vaut d'être citée tout entière :

« Mon cher ami,

« Je suis revenu hier de Glozel. Il faut s'incliner devant l'évidence. Pas la moindre poterie romaine, pas la moindre trace de métal. Sous mes yeux, à portée de ma main, on a extrait, fouillant au couteau, de la couche vierge, une tablette inscrite, une idole d'argile du type « lingam-yoni » (sans bouche). C'est étonnant, c'est déconcertant mais c'est incontestable. Époque quaternaire, avec survivance, époque pré-énéolithique. Peu de silex et des silex très petits, étrangers à la région. J'ai assisté à deux matinées de fouilles, la première avec Ricci, la seconde avec un châtelain des environs, Bourbon-Busset et sa femme. Toute hypothèse de fraude est exclue. Morlet et le jeune Fradin fouillent, seuls, avec un soin méticuleux; j'ai obtenu d'eux qu'à l'avenir ils tiendraient un journal.

« Pas de stratigraphie; au-dessous d'une couche de terre végétale, 30 centimètres et plus suivant qu'on s'éloigne de la berge du Vareil, couche argileuse où sont les objets, très friables. Ils n'ont pas été brisés comme dans les cavernes. Les tablettes d'argile, avec ou sans inscription, sont posées horizontalement, les épingles d'os aussi : c'est évidemment un dépôt de caractère religieux. A la partie supérieure de la couche archéologique, mais là seulement, poterie de grès vitrifié et très petits objets de verre coloré, tels que perles bleues, larmes bataviques. Voir là, avec Viple (président de la Société d'archéologie du Bourbonnais), un four de verrier du moyen âge serait de la folie. Le seul homme compétent de Vichy, Mosnier, est absolument avec Morlet; Jecquier, Vendryès et Loth, lui ont écrit des lettres d'adhésion enthousiaste.

« Quand je suis parti, Leite (Vasconcellos, archéologue portugais qui avait étudié le dolmen d'Alvao dont provenait un mobilier assez semblable à celui de Glozel) venait d'arriver; mais pas plus que le roi de Roumanie à qui j'ai recommandé cette visite, il ne pourra dépasser Glozel.

« Le lieu de la fouille, à un kilomètre en contrebas, par pentes escarpées, est presque inaccessible pour des gens qui ont dépassé la cinquantaine. Il a fallu pour me remonter le long des pentes gazonnées, glissantes et sans appui, d'abord Morlet et Ricci, puis Bourbon-Busset et ses quatre fils. Seul, j'aurais dû renoncer à en sortir : c'est un vallon très profond et entouré partout de pentes abruptes. Il y fait beaucoup plus chaud qu'ailleurs. Affectueusement. J'en parlerai demain à l'Académie. »

C'est précisément cette consécration académique d'une hypothèse des plus confuses : « quaternaire avec survivance, époque pré-énéolithique », qu'aurait voulu, à tout prix, éviter Jullian. Le lendemain, 27 août, après une nouvelle lettre à Camille Jullian, malgré les objurgations de son ami Seymour de Ricci qui le supplie « de ne pas encourager une mystification », c'est la communication retentissante de Reinach à l'Institut.

« Je ne puis renoncer à rendre public le témoignage de mes yeux... La controverse est désormais réduite à ces termes : post-paléolithique ou fradinien. *Tertium non datur*. Il n'y a rien de romain. Affectueusement. S. R. »

La bataille ainsi engagée se poursuivit pendant deux ans, sur la place publique et jusque devant les tribunaux bien embarrassés d'en juger. Ce n'est qu'un « fait divers » ne méritant que l'oubli. Jullian s'en tint à l'écart, autant que possible. Pour suivre le progrès de ses recherches, je n'ai qu'à feuilleter ses lettres qui expliquent au jour le jour les conclusions qu'il exposera sous une forme définitive et avec tout l'apparat scientifique voulu dans ses articles de la *Revue des Études anciennes*.

14 août 1926.

« On a crié : tout est faux, tout est truqué, dès la première heure. Voilà qui est proprement stupide. Morlet, féru du néolithique, n'aurait pas fait du magique romain et ignorait les dessins des papyrus. Psychologiquement la chose est simple. Gisement romain. Erreur initiale et puis, pour justifier la thèse néolithique, travail ingénu et ingénieux dans l'atelier, hiver 1925-1926 et sur le sol, été 1926. »

7 septembre.

« Je n'ai pas changé depuis un an. J'ai vu et lu une dizaine de briques authentiques en cursive latine à large envergure... Tout cela est banal. Mais depuis ont été découvertes des briques visiblement fausses et fabriquées, à l'aide des briques authentiques. Vous-même pourrez vous en rendre compte. J'ajoute qu'on a dissimulé des objets romains découverts. Je suis renseigné par un correspondant que j'ai sur place. Nous savons qui fabrique les briques, *lucricausa*. J'ai averti Morlet... Tout cela est bien attristant pour la science française. J'ai envoyé une protestation solennelle avec explication à l'Académie... Mon cher ami, quel vent de folie souffle sur nos études. »

De mon côté, désireux de me faire une opinion propre, je m'étais appliqué, au retour des vacances, à déchiffrer les briques déjà publiées et j'avais commencé par celles du second fascicule de Morlet qui me semblaient les moins difficiles. J'étais parvenu à en lire l'essentiel; certains signes compliqués avaient cependant déjoué tous mes efforts : c'étaient les lettres liées; je n'avais pas pensé aux ligatures. Un fait m'avait semblé probant. Sur la brique, fig. 13, du second fascicule Morlet, une ligne m'était restée longtemps illisible, puis un beau jour, j'eus l'idée de retourner l'image et je lus sans difficulté le nom propre *Luci Cn.f (ili)*. De même, sur la

brique fig. 15, l.5, un mot *oxo* suivi de *H* était clairement lisible au début de la ligne, ensuite, je ne reconnais plus aucune lettre. Je retournai la tablette et, du premier coup d'œil, j'aperçus le mot *liga*; les mots du début : *oxo* et *H* pouvaient se lire indifféremment à l'endroit ou à l'envers mais la ligne devait se lire à l'envers et, avec la ligne suivante, qui était à l'endroit, j'avais la phrase : *liga h (ujus) oxo Sestil(i)* : lie l'os de ce Sestilius. Jullian avait donc complètement raison d'affirmer qu'il s'agissait de magique romain assez banal mais parfaitement authentique. Parmi les *tabellae defixionis* (tablettes d'imprécations magiques) publiées par Audollent, il se rencontre parfois que le nom de l'envoûté ou bien quelque formule redoutable se trouve écrit à l'envers. Quelle apparence qu'un faussaire ait connu une telle particularité?

Un peu plus tard, Jullian me communiqua ses déchiffrements. Où j'avais lu *Luci*, il lisait *Lupi*; je crois que c'est lui qui avait raison; il lisait *Sestili* où je voyais *Sestili, sta* où je lisais *ita*; il avait déchiffré beaucoup plus complètement que moi car il avait débrouillé les ligatures mais, partout où j'avais lu, il avait vu à de minimes détails près exactement la même chose que moi. « Comment », se demandait-il, « des archéologues et épigraphistes avisés et avertis n'ont-ils pas vu cela dès le premier jour; je leur avais dit ma façon de voir. Je demeure confondu comme devant le miracle des Noces de Cana. »

Je m'attaquai ensuite aux briques du troisième fascicule de Morlet. J'y retrouvais bien les mêmes lettres que sur les tablettes du second fascicule, même plus nettes et plus régulières. Elles se transcrivaient avec la

plus grande facilité. Quant à y discerner un seul mot, impossible; je pouvais tourner la figure dans tous les sens, rien n'en sortait. Là encore, Jullian avait raison, c'étaient des faux fabriqués à l'imitation des premières trouvailles authentiques. Il devait en être de même des objets qui se multipliaient d'une façon vraiment anormale en archéologie. D'ailleurs les premiers exemplaires d'un type importaient seuls et, s'ils avaient leurs analogues dans le mobilier de la magie antique, il devenait très vraisemblable que le faussaire, médiocrement versé en cette matière obscure ne les avait pas inventés.

Trouver ces analogues, c'est ce qui exigea de Jullian les plus longues recherches. « Une seule chose me retarde », m'écrivait-il, « ou plutôt, me tient en suspens. C'est la céramique, la vaisselle de sorcellerie antique ». Et il me demandait de lui chercher à la Bibliothèque de Strasbourg divers articles ou ouvrages traitant de la sorcellerie antique et de son mobilier. Les notes développées qui étayaient ses articles de la *Revue des Études anciennes* témoignent de l'étendue et de la minutie de ses investigations : magie en général et dans toutes les provinces du monde romain, textes littéraires et papyrus, menus objets des musées, publications anciennes et ouvrages les plus récents, rien ne fut négligé. Et voilà que dans un article de O. Jahn datant de 1855, sur la superstition du « mauvais œil », dans une dissertation de Wieseler : *De scala symbolo*, dans les Papyrus d'Oslo, il retrouvait les signes mystérieux des tablettes et tous « les éléments du gisement Morlet » : l'échelle si souvent figurée sur les tablettes au milieu des écritures, la main empreinte sur brique, l'étoile de mer, capitale en magie, représentée sur un ou deux vases Morlet, la plaque à

cupules, le mannequin d'envoûtement — c'est la prétendue idole néolithique, sans bouche, conformément à la formule : *ut muti sint*, les bobines, les galets, les pots de différentes formes, les phallus, les perles de verre, etc. Et tout cela, plus ou moins en rapport avec les inscriptions des tablettes.

« Voudriez-vous voir dans *Littre* », me mandait-il, « ce qu'il dit de l'expression monter à l'échelle. N'oubliez pas qu'à côté de l'échelle, fascicule 2, figure 13, je lis *x(a)li huc*, pour *sali*; figure 12, 1, 3 : *hic xali* (monte là-dessus)... Cela me donne l'envie de faire mettre à l'ordre du jour de l'Académie : Comment on monte à l'échelle à Glozel. »

24 octobre 1926.

« ...J'ai lu toutes les inscriptions à peu près complètement. Hélas, j'ai bien peur que le *liga ossum il(lius)* qui revient constamment ne signifie « nouer les aiguillettes » et ne commente les pauvres phallus en terre cuite. Dans quelles saletés ces hallucinés du néolithique m'obligent à me plonger.

« Il y avait un démon TY... TYC... TYXON qui m'embarrassait. Et puis, je vois que Strabon, Hétychius, en parlent, que O. Jahn l'appelle un démon aphrodisiaque de la pire espèce. C'est donc lui qui opérait dans le cas. Cela s'enchaîne... Ne vous'étonnez pas si vous ne trouvez pas TYXON dans les briques publiées. Il se trouve sur une brique que j'ai copiée à l'origine... »

27 octobre 1926.

« ...Depuis ma dernière lettre, le démon Tychon a fait des siennes sur les tablettes. Il y a des passages effroyables de phallisme. Cela ne change pas mes lectures mais complète mon commentaire. L'épisode d'Oenothée chez Pétrone (CXXXIV) trouve là son illustration. Cette échelle magique avait des propriétés singulières. Du diable si c'est néolithique. Et à tout cela, Reinach

répond qu'il maintient trente-cinq siècles avant J.-C. Dans quel gâchis il a fourré la science française!

Ce qui inquiète surtout Jullian c'est que les savants allemands ne saisissent cette occasion de se gausser de nous. « J'ai idée que Wessely ou Bohn voudront prendre les devants pour la transcription. Entre nous, je ne demande pas mieux... L'essentiel pour moi était d'indiquer la bonne voie pour l'honneur de la France. Je n'ai aucun amour-propre d'auteur. Cela m'ennuie; j'aimerais mieux qu'un autre fit le travail... J'hésite actuellement à placer cette officine de sorcier ou de sorcière avant 300; c'est évidemment une des très rares manifestations de la dévotion rurale *pagana*. »

Il ne se presse pas de publier. « Il faut sans cesse revoir ». Ce n'est qu'à partir de Pâques de 1927 que commencera à paraître la série des notes gallo-romaines : *Au champ magique de Glozel*, qui se poursuit jusqu'à la fin de 1929. Tout y est : publication, transcription, explication des inscriptions, appuyée de l'interprétation des objets ou du moins des types d'objets du matériel de sorcellerie trouvés à Glozel. « M. Jullian ne s'occupe que des objets authentiques », avait-il déclaré lui-même, dès le début de l'affaire, à un journal qui voulait lui prendre une interview. Qu'il me suffise de renvoyer à ces articles qui ne semblent pas avoir été très lus lors de leur apparition et qui n'ont eu, en tout cas, aucun écho. Ils n'en restent pas moins une magistrale étude de la sorcellerie antique et tout particulièrement, de la mentalité populaire dans la Gaule du IV^e siècle. La superstition magique est un fait historique qui n'est pas indigne d'étude. Les clients de l'officine du Bourbonnais devaient être

de pierres recrues pour saint Martin. Les articles de Camille Jullian sont le bénéfice procuré par Glozel à la science archéologique.

L'archéologie de la région parisienne.

Sa religion éclairée sur Glozel et la magie antique, Jullian était revenu, par Sidoine et Salvien, à la préparation de son *Clovis*. D'autre part, pour son enseignement au Collège de France, il poursuivait le cours de ses recherches archéologiques. Depuis qu'il était parisien c'est Paris et sa région qui l'occupaient, de même que la fin de sa jeunesse bordelaise avait été marquée par l'étude de la vallée de l'Huveaune et que, bordelais, il s'était attaché à Bordeaux et à ses inscriptions.

Dès son arrivée, de 1905 à 1907, il avait pris pour programme les monuments romains de Paris. Les titres de ses leçons se retrouvent dans le premier volume de *Au seuil de notre histoire*; quelques échos en ont été recueillis par lui soit dans de trop rares *Notes gallo-romaines* de la *Revue des Études anciennes* (1), soit dans de petits livres ou brochures : *Le Paris des Romains*, *les Arènes*, *les Thermes* (1924) et *Ne touchez pas aux noms des rues*, conférence faite à l'Hôtel de Ville le 27 janvier 1923 et publiée en 1926 dans la collection *Les amis d'Édouard*. Du *Paris des Romains*, voici ce que dit G. Radet : « Deux parties : temps païens, temps chrétiens et, pour chacune, une évocation saisissante, fondée sur l'étude du sol, une intime union du témoignage des

(1) Sur l'autel des *Nautae parisiaci* du Musée de Cluny, 1907, p. 263-264. — Sur le bas-relief de l'une des consoles de la grande salle des ruines du Palais de Cluny, bas-relief représentant une nef, 1914, p. 215-216. — *Les Arènes de Lutèce et les théâtres amphibiens de la Gaule*, 1920, p. 187-203.